

quelque chose d'affable, de simple, de bon qui le faisait adorer des paysans qui vivaient sur ses terres. Il était du reste très généreux ; aucune infortune ne frappait inutilement à sa porte. Il déplorait les décrets fiscaux qui ruinaient son pays et il cherchait par ses largesses à les rendre moins durs au peuple que dépouillaient impitoyablement les agents de la gabelle.

Il appuyait secrètement le mouvement insurrectionnel qui s'était produit à Avranches ; mais il s'était élevé avec la plus grande indignation contre certains chefs qui avaient proposé, pour assurer le triomphe populaire, d'accepter le secours de l'étranger.

Le baron de Latour vivait là dans ce riant château, très retiré ; une teinte de tristesse enveloppait continuellement ses traits. Si le récit d'un grand malheur lui arrachait quelquefois des larmes, on ne l'avait jamais vu sourire soit d'une bouffonnerie, soit d'une saillie, soit d'un fait plaisant ou comique. A peine si un pli d'une expression indicible changeait quelquefois l'expression amère de ses lèvres.

Qu'y avait-il donc au fond de cette âme ou de ce cœur ?

Une grande douleur, une grande déception.

Il s'était produit un jour dans sa vie un affreux déchirement.

Un événement terrible, dont il gardait le secret, avait brisé sa carrière.

Il était revenu un jour s'enfermer dans son manoir auprès de sa vieille nourrice, le front pâle, le cœur saignant, les yeux brûlés de larmes, le corps affaîssi, l'âme éperdue.

Il y avait une dizaine d'années de cela.

Le temps avait cicatrisé les plaies du cœur ; l'étude avait calmé l'esprit ; les saines occupations du gentilhomme, chasseur et fermier, avaient raffermi le corps.

Il ne restait du passé qu'une vague expression de tristesse, un nuage permanent de mélancolie.

Quoique le baron de Latour ne soit dans notre récit qu'un personnage épisodique, peut-être nos lecteurs liront-ils avec intérêt la courte et dramatique histoire des débuts de sa vie, dont il nous a été permis de découvrir le sanglant et terrible secret.

En 1619, le baron Louis de Latour était lieutenant dans un régiment de cavalerie. Jeune, beau, généreux, il aurait pu se livrer à toutes les fantaisies amoureuses que lui aurait suggérées l'emportement des sens, à une époque où la dissolution des mœurs était sans bornes, où la reine régente avait elle-même donné l'exemple du libertinage en comblant de faveurs, de richesses, de titres, une sorte d'aventurier italien, un véritable ruffian, Concini, maréchal d'Ancre.

Ce qui avait sauvé le jeune officier de la dépravation générale, c'était d'abord son caractère un peu austère, son esprit élevé, son âme éprise des nobles passions, et surtout, car la contagion triomphe souvent des plus purs instincts, surtout, dis-je, un sentiment profond qu'il éprouvait pour une jeune personne d'un grand mérite et d'une idéale beauté.

Laurentine Osmont était la fille d'un riche financier retiré à Chelles après la réalisation d'une immense fortune. Diverses affaires de famille avaient mis en relation Louis de Latour avec l'ancien banquier. Les deux jeunes gens s'étaient vus, avaient causé quelquefois dans les réunions ou dans les fêtes organisées chez l'opulent financier. L'entente n'avait pas tardé à se faire entre ces deux cœurs faits pour se comprendre et pour s'aimer.

Sans être aussi riche que M. Osmont, Louis possédait de grands biens en Normandie ; de plus il avait un titre qui valait quelque chose à cette époque, et il se trouvait par son grade dans l'armée en présence d'un brillant avenir.

Le jeune homme demanda à Laurentine si elle lui permettait de demander sa main à son père.

La belle enfant détacha une fleur d'un bouquet qu'elle tenait à la main, déposa un baiser sur les pétales parfumés et l'offrit à Louis.

C'était sa réponse.

Nous ne dépeindrons pas l'enivrement dont se sentit envahi, à ce gracieux aveu, notre jeune officier qui était littéralement fou d'amour.

Le bonheur rend expansif.

Louis était en relation d'amitié avec un gentilhomme de l'entourage de Louis XIII, compagnon de plaisirs du duc de Luynes, depuis peu favori du roi et devenu tout-puissant, à la suite de l'assassinat du maréchal d'Ancre et de l'exil de la reine.

Le marquis Gontran de Valre naud, l'ami du baron de Latour, avait alors vingt-cinq ans. C'était un assez beau ca' alier, vêtu comme les raffinés et portant en pointe une magnifique barbe blonde et soyeuse qui l'avait fait surnommer Barbe-d'Or. Pétri de vices, viveur effréné, nature à la fois astucieuse et violente, mais plein de verve et d'esprit, il avait su se faufiler dans l'affection du jeune Louis, par ses airs bon garçon, par un liant irrésistible, une sorte d'affectuosité superficielle qui lui gagnait les cœurs, enfin par une faconde inépuisable qui éblouissait tous ceux qui l'approchaient. Il avait fini par faire trouver ses vices aimables et par faire excuser toutes ses folies. Du reste, beau joueur, adoré des femmes qu'il méprisait profondément, mais se servant d'elles pour arriver, et utilisant ses amis pour combler les vides que les cartes et les dés faisaient à sa bourse.

Il en usait un peu avec Latour comme un prodigue en use avec un frère économe et rangé.

Louis commit l'imprudence de vanter à son ami les charmes, la beauté, les perfections spirituelles et morales de Laurentine Osmont.

Le marquis de Valre naud, qui était en ce moment fort décafé, qui avait presque toutes ses propriétés engagées pour des sommes considérables, se prit à envier le bonheur de son ami. Le banquier Osmont passait pour trois fois millionnaire, ce qui représentait une fortune qui vaudrait plus du triple aujourd'hui.

De cette envie à l'idée de supplanter le trop confiant amoureux, il n'y avait que l'épaisseur de l'honnêteté du marquis, honnêteté qui était des plus minces.

Gontran se fit présenter à M. Osmont et à Laurentine, et il se mit à déployer auprès de la jeune fille toutes les roueries, tous les moyens que lui suggéraient ses instincts pervers et ses habitudes de galanterie.

Il eut la honte d'un échec complet.

Le dépit, la fureur s'allièrent à son avidité et à son ambition pour le pousser à un parti extrême ; il jura qu'il épouserait la belle Laurentine de gré ou de force.

Les rapt, les enlèvements étaient très fréquents à cette époque.

Les nobles, les grands seigneurs se servaient fréquemment de ce moyen expéditif pour épouser une dot opulente.

Le comte de Chavagnac avoue naïvement dans ses *Mémoires* que, d'après les conseils de son père, il se maria richement par ce procédé violent mais commode.

Une dizaine de bandits, nobles gueux, recrutés dans les tripots, prêtaient volontiers leur concours pour ces coups de main.

On n'a qu'à lire à ce sujet le tableau de l'état moral de Paris et de la France sous Louis XIII, tracé, d'après des documents authentiques, par Dulaure, par Michelet, par tous les historiens qui ont eu le courage de remuer les souillures de cette ère de crimes, de honte et d'infamie.

Le marquis de Valre naud n'avait du reste pas besoin d'exemples pour décider sa conduite.

Il poussa même la gredinerie jusqu'à emprunter à Louis de Latour un millier de pistoles qui devaient servir